

## Confinement,

Des débuts qui murmurent des histoires pour passer le temps.

Quand j'ai appris la nouvelle du confinement, j'ai fait comme tout le monde, je me suis précipité en Espagne de l'autre côté de nos montagnes et j'y ai poussé le caddie, très chargé le caddie, puis je m'en suis retourné à la maison. Dépêché aussi de faire opérer notre fille, le jour du confinement. Un surréalisme qui aurait ravi Daly, un hôpital un premier jour de confinement, ça devait être comme ça dans les hostos la veille des grandes batailles en 14-18 quand tu attends la chair à canon en charpie. Silence travailleur dans le frou frou des blouses médicales, un monde presque exclusivement féminin, recueillement dans l'attente d'un choc, extrême sollicitude de tous. L'inquiétude rend bon. Une journée d'une rare intensité comme il sied à la veille de grandes batailles.

Le soir, j'ai réfléchi, je me suis dit d'abord, que le bon de la situation, c'est qu'on allait pouvoir s'envoyer en l'air à gogo. Après tout, sans être obsédé par l'érotisme autant que je ne le suis, on est en droit de se dire que partager le lit, sans plus de limite de temps, de travail et d'espace, avec sa lionne, va être propice aux grandes envolées charnelles. L'appétit vient en mangeant, dans le sexe plus qu'ailleurs. Les odeurs et les frottements lascifs des petits matins de grasses matinées qui vont s'enchaîner sans fin, les murmures humides aux creux d'oreillers moelleux, l'imaginaire délivré du joug du quotidien des choses à faire, des activités ludiques des adolescents, des apéros, des rendez-vous familiaux sont un augure fabuleux à l'érotomane. Une promesse de délices, d'attentes et de soupirs, de fantasmes enfin réalisés, impossible à la vie trépidante des actifs de la surconsommation matérielle. Putain de bon plan le confinement vu de cette manière !

Le confinement dut à un virus ne diffère pas des enfermements qu'un humain peut vivre par ailleurs, moi mon premier confinement je m'en souviendrais jusqu'à mon dernier souffle : c'était une garde à vue, après des jours de cavale d'une liberté angoissante. Une soixante-douze heures d'entrée ! Quand les perdreaux te gardent à l'hôtel si longtemps, c'est qu'ils ont des choses à te faire dire. D'ailleurs j'ai pas du parler assez vite à leur goût car j'en ai enchaîné une belle série de garde à vue à rallonge. Je connais donc aussi les principes de la deuxième, troisième, quatrième vague ; un coup dedans, un coup dehors, dedans, dehors...on s'habitue à tout ici-bas. La problématique du bonheur n'est pas tant de maintenir à jamais les conditions d'un bonheur conforme à des règles subjectives, c'est de s'adapter sans état d'âmes à toutes les situations et cultures nouvelles.

Des gardes à vue, j'en ai fait autant que le pape peut en bénir, j'ai arrêté le compte à une cinquantaine, pour plein de raisons que je ne détaille qu'avec les initiés. Pour les gens, faire beaucoup de garde à vue c'est plutôt mal vu en général, ça fait mec instable, pas fiable et pourtant des gardes à vue, on peut en faire pour la bonne cause. Après ça dépend vraiment des fois, par exemple si je prends la dernière c'était pas top reluisant pour mon égo, c'était une affaire de coup de tête et de menaces avec un harpon à l'encontre d'un connard qu'on a fait l'erreur d'héberger chez nous, en Martinique. Un jeune noir, totalement fou et dangereux, qu'on avait ramassé au caniveau de sa vie familiale. Fils du viol de sa belle-fille

de treize ans par un père rasta d'une famille recomposée. Un vrai chef d'œuvre de bassesse humaine le destin de ce bougre-là. Bref, après un an à le nourrir et à l'empêcher de d'assassiner le voisinage, il est devenu dangereux avec la famille. Quand j'ai sorti la boîte à gifles j'avais des pulsions de meurtre à mon tour. Coup de tête dans sa face de dément, il me pète un doigt en contre-attaquant, je le savate et manque de le planter avec un patia, harpon à sept branches polynésien, que m'avait envoyé un vieux pote tahitien, le mien étant perdu dans les confins de terre de feu.

Des fois les flics c'est bien, c'est eux qui ont empêchés un mort ce soir-là, en nous confinant manu militari, un confinement salutaire en somme. Le connard a fini à L'HP, on a enfin eu la paix. Plus prêt de ramasser un chien sans collier dans la rue, je vous le dis, qu'ils crèvent ! Les grands sentiments c'est bon dans les pays où on a le droit de tuer, genre states, encore que pour tuer là-bas vaut mieux être riche en plus, en Europe, seules les autorités ont des compétences pour secourir ou achever un branque notoire. C'est réducteur pour l'individu, mais ça fait des peuples sages.

Toutefois en matière de garde à vue, j'ai un best off. Bon on a le temps n'es-ce-pas ? Nous n'avons rien d'autre à faire que de nous raconter des histoires, alors j'en profite, écrire à des gens enfermés qui n'ont d'autres options que de lire ou de regarder un écran. Un vrai rêve éveillé pour un auteur, putain j'en profite ! Pareil même, ça pourrait même gagner un peu de fric ! Non là je vais trop loin, ça en écriture ça n'existe pas. Pas à mon niveau social en tous cas. En France faut péter dans la soie, et encore à Paris intra-muros, pour s'acheter un sandwich avec son écriture. Mieux être étranger et avoir vendu quelques livres dans un pays anglo-saxon. Là on vous publie direct !

Alors c'était à Paris au début des années quatre-vingt-dix. La lionne préparait sa transatlantique en solitaire, rêve de sa vie de jeune régatière. Un confinement volontaire, encore un, sur un petit voilier volage et hystérique de six mètres cinquante de long, à bouffer du lyophilisé, tout en flippant à chaque instant de passer par-dessus bord de ce cigare étroit lancé à 15 nœuds de moyenne sur la houle du large. On était ruiné, car propriétaire d'un voilier de course dont l'entretien représenté pour nous le coût du covid 19 à la société française pour les deux prochaines années, et je n'exagère que peu pour placer ma parabole.

Nous vivions dans un deux pièces très parigot et fort sympathique, dans le onzième arrondissement. Dans un fatras hétéroclite de voiles stockées, de tangons en réparation, de cartes de marines on trouvait notre matelas posé à même le plancher de la chambre. L'océan, le nautisme était partout dans cet endroit, un vrai atelier. Sur nos étagères trônait au milieu des factures impayées empilées, un crâne humain que j'avais dérobé dans les catacombes au début de notre emménagement. J'ai toujours su qu'il nous protégeait ce crâne, l'avoir sorti des combes humides de la capitale pour à nouveau partager la vie des humains lui avait clairement plu, il jubilait le macchabé, un stick de Gandja à la bouche le rendait rieur, parfois un béret ou une coiffe de marin sur son chef rieur, un contemporain de Cambacérès je crois qu'il était, je l'ai rêvé une fois, saoul.

Pourtant le jour où les huissiers sont venus dépouiller l'appartement, il a rien dit le cerbère. Pas moufté de l'orbite, pas désapprouvé du dentier, rien le protecteur ! Les huissiers ont tout saisi chez nous ! Avec des déménageurs corses surdoués de la serrure, sans vraiment prévenir, ils ont forcé la porte durant une de nos navigations d'entraînements, pour se servir comme à la foire. Ce que ces escrocs n'avaient pas prévu, c'est un patron compatissant qui

m'avança deux mois de salaire, et l'habileté de Valérie à se procurer de l'argent quand c'est urgent.

Deux jours ne s'étaient pas écoulés que nous pouvions régler la somme due à nos débiteurs. Ce qui prouve bien notre niveau à gérer nos affaires en ce temps...

J'étais fou de rage, avec cette affaire, je loupais l'embarquement sur le bateau accompagnateur de la transatlantique, le voilier balai qui récupérait en ce temps les marins au bout du rouleau. Ne pouvant plus attendre, la capitaine est partie accomplir son rêve, au sextant et à l'estime s'il vous plait. Moi je manquais la fantastique aventure d'être un sauveur de copains. Je restais à terre gérer le bordel !

C'est donc un peu remonté que je débarquais chez le déménageur corse, munis du papier de l'huissier attestant de notre paiement, pour récupérer notre matériel.

Là deux malabars peu amènes m'escortent en silence jusque dans un hangar rempli de téléviseurs, de meubles pseudo modernes, genre ancêtre d'Ikéo, mélaminé pourrit, verre clinquant de pauvres qui se croit riches, un stock impressionnant.

Les deux lascars me désignent le coin où nos affaires sont entreposés en vrac. De suite je vois que quelque chose ne va pas. Ma perceuse de charpente de marine, faites pour percer des quilles en chêne sur plus d'un mètre d'épaisseur a été remplacé par une blake et d'équerre, à trois balles chez bricovoleur ; en lieu et place de la platine de CD laser que ma chérie c'était payé avec ses premiers salaires d'ingénieur après des années de joyeuses mais austère d'études, il y a un tourne disque de Franprix... on a fait l'amour en écoutant cet engin, sans lui, finit la musique, les CD au tourne disque ça ne marche pas. J'ai su instantanément que ça n'allait pas le faire ce plan là.

Le plus costaud des deux gros cons, un type de plus d'un mètre quatre-vingt-dix, plus large, plus lourd, me surplombait d'une bonne tête.

\_ ça c'est pas mes affaires, que je lui ai dit et je crois qu'au ton de ma voix, il a senti que la sainte haine des croisades venait de prendre âme sur moi. D'un coup je me suis senti possédé, d'un calme meurtrier qui a tout apaisé en moi. Lui, il s'est demandé à qui il avait à faire.

Il ne s'est tout de même pas dégonflé et m'a répondu que quand on ne pouvait pas payer ses traites, on ne venait pas faire la pleureuse sinon on risquait d'y laisser ses dents. Qu'il n'y avait que les bougnouls et les branleurs dans mon genre à se plaindre de ne pas récupérer leurs affaires. Rien que ça.

Puis ils m'ont poussé dehors avec des gros yeux.

Je suis rentré chez moi, je me suis armé d'une dague de chasse et deux couteaux de lancer que je savais pouvoir planter à cinq mètres assez précisément pour stopper n'importe quel mec et j'y suis retourné.

Cette fois j'ai demandé à voir le patron. Un vrai cas d'école, le taulier des déménageurs, un gros lard aux gros bras, sûrement redoutables à la baston vingt ans avant, mais pour l'heure engoncé dans un fauteuil de cuir derrière son bureau d'acajou façon retour d'Afrique.

Il m'a envoyé chier direct l'insulaire, en prétextant la présence de l'huissier lors de la saisie de nos biens. Tiens c'est vrai y avait un de ces bâtards pour les couvrir. La nouvelle m'a rendu vraiment mauvais, j'ai sauté par-dessus le bureau, le fauteuil a chaviré façon tsunamis, a explosé sur le radiateur au pied de sa fenêtre qui donnait sur une cour sale, couché sur le dos le gros con, les cuisses ouvertes sur les accoudoirs façon maman chez le gynéco, je l'ai braqué avec mon arme et le gros s'est pissé au froc.

Au fracas du mobilier en goguette, à l'hystérie de ma voix de psychopathe qui menaçait le gérant des lieux de mille morts, sa secrétaire est venue voir ce qui se passait. Elle l'a vu avec

la pointe du couteau sous la gorge le patron, eut très peur pour lui. Je lui ai ordonné de faire venir de toutes urgences l'équipe qui était intervenue chez moi sans quoi je saignais le Corse. Elle les a appelés devant moi avec le téléphone directorial.

Quand ils sont arrivés j'avais rassis le gros dans son fauteuil bancal à jamais et la souris se tenait debout près de lui devant la fenêtre. J'avais rengainé mon coutelas, et je commençais à redescendre de mes sommets émotionnels, mais pas un des deux n'osait moufté.

Quand les trois loufiats sont arrivés j'ai vu rouge à nouveau. Les deux ordures du hangar étaient là, sans grande surprise, plus un nabot confus et mal à l'aise. Sans crier gare, après m'être approchés d'eux conciliant, j'ai placé un coup de tête dans le nez du grand qui m'avait menacé. Je crois que c'est quand son odeur a atteint mes narines que c'est parti le coup de boule, le même genre de réflexe qui vous sauve les jours de tempête, quand l'instinct vous fait toujours tirer la barre du bon côté pour contrer une vague scélérate qui veut vous engloutir. Je lui ai éclaté le blair façon bolognaise, magie du coup de tête ! J'ai appris ça jeune sur les terrains de rugby à treize. Plus efficace qu'un Kata d'art martial, propre chirurgical, anesthésique absolu et discret. Le gros est tombé sur son cul, avant que le deuxième réagisse, j'avais dégainé mon surin et il était la tête contre la porte vitrée du bureau avec la pointe acérée au niveau de l'œil.

Le troisième a alors crié :

\_ arrêtez arrêtez, on va tout vous rendre. On va tout vous rendre !

C'est alors que les flics prévenus par la comptable du premier étage, ont débarqué.

Un mec en civil suivit de six ou sept pandores a ouvert brusquement la porte et m'a braqué avec son trente-huit.

\_ lâche ton arme et tout va bien aller, crois-moi. Il est entré dos au mur, sa lenteur contrastait avec la surprise de son apparition. Un grand comédien sans nul doute. On sait que tu as tes raisons de faire ça, je te promets qu'on va s'arranger. Tu as ma parole. Il parlait un peu comme le serpent à Mowgli dans le livre de la jungle, en me fixant avec ses yeux ronds comme pour m'hypnotiser, mais tu lâches ton couteau, ou je te colle une bastos dans le genou et tu seras infirme à vie. A toi de voir.

Ce confinement là c'est très bien terminé pour moi, trois jours après, au restau avec les poulets. Il m'a fait un deal le chef de la rousse. Je fermais ma gueule, lui il récupérait l'affaire, mon témoignage lui ayant permis de perquisitionner la cagna des brigands. Le corse la pisse au froc, prit la main dans le sac par un bourrin des Pyrénées, ça lui avait gentiment excité la bonne humeur à l'inspecteur, puis faire remonter une centaine d'affaires d'extorsion perpétré par la joyeuse bande c'était indéniablement bon pour sa carrière.

Estorquer des gens qui avaient été saisis pour dettes, ça ne passait pas dans ce grand commissariat parisien, mais alors pas du tout ! Alors, avec l'accord tacite de sa hiérarchie, il a trafiqué ma déclaration, toute menace à l'arme blanche a été effacé, oublié le nez cassé de la grande ordure. Le Corse du coup n'a pris que trois ans pour qu'il la boucle sur mon braquage, sinon il ramassait le double, par contre l'huissier en a fait huit pour parjure et déshonneur de sa guilde de vautours.

Les policiers n'ont ramené la perceuse et la platine. Ils n'ont bien prévenu que j'avais eus chaud, que les six ou sept ans de sursis qui me pendaient au nez d'avant, ne fassent l'objet d'une procédure de la part du juge pour m'apprendre à me prendre pour Zorro. Ils y avaient usé beaucoup de leur pouvoir d'influence au palais de justice pour me sauver la mise. Qu'il n'y aurait plus d'autre collaboration, on était quitte des deux côtés. La prochaine fois j'irais au trou quoi qu'il arrive. Je me le suis tenu pour dit, dans les deux ans, j'étais à l'autre bout

du monde en voilier. Heureux d'avoir encore échappé au grand confinement, mais au final n'es ce pas le but de vivre, courir entre les divers confinements de nos vies ?

Un peu longue mon histoire, mais on a que ça à foutre non ? pour dire que les gardes à vues ne sont pas toutes négatives. Celle que vit l'humanité en ses belles semaines de printemps sonne comme une fin de civilisation. Je crois qu'en fait l'occident bourgeois est heureux de s'arrêter, il a besoin de réfléchir sur lui-même, femmes et hommes ont besoin de se reconstruire un espoir, une envie de croire à autre chose qu'au micro-onde. Le temps du consumérisme se meurt avec le virus et les vieux qui l'ont vécu, inventé, promu. L'obligation de jouir est en train de prendre fin devant nos yeux. Enfin !

Une garde à vue planétaire, une vraie, en fait plutôt une prison préventive, c'est ça que nous vivons. Normalement tous les ravis de la crèche, catho, musulmano, protestant évangélistes, témoins que rien, et autres ravis de la crèche de tous poils, devraient apprécier et entendre le message, depuis le temps qu'ils nous les brisent avec leur hystérie de la punition divine. Ils devraient le voir là que l'humanité ne fait et ne dit que des conneries. Que la planète sans l'autorisation de leurs dieux de merde est en train de nous faire la peau, car elle ne nous supporte plus ! Qu'ils voient qu'en plus, elle se fout de leurs gueules en se servant de leur rassemblement de demeurés pour propager son vengeur. En espérant que ça serve, ce confinement, à secouer leurs méninges éreintées par la prière abêtissante. A chaque jour d'enfermement un nouveau niveau d'observation, à chaque mois un nouveau niveau de perception, à chaque mort un prix économique. On en ressort toujours changer d'une garde à vue et plus encore d'une préventive. A part peut-être les curés.

Le confinement dure depuis des jours :

On ne fait plus l'amour à cinquante ans comme on le fait quand on a 25 ans. Heureux les jeunes qui vont hériter du grand patrimoine libéré par les anciens tués par le covid (N'insistez pas, je ne mettrais jamais une majuscule au nom de ce virus), et nous changer le monde, qui en plus peuvent passer leur temps à s'envoyer en l'air. Heureuse la vitalité des corps, les transes sexuelles, les jouissances endurantes à la nuit, l'épuisement sensuel du désir de remplir l'autre de plaisir, drogues fatales de vivre !

A cinquante balais et plus, c'est fini la reproduction façon grand tétras, avec grandes envolées masculines, et roues dévastatrices des appareils reproducteurs, tout comme les sources vidées de leur eau bénite aux saveurs musquées prennent des allures de suintements anémiés par la ménopause. Mais bon on s'en tire, le confinement pour les vieux, c'est top, on a le temps de baisser, de s'imaginer plutôt bondé soumis que lion bondissant, c'est moins fatigant. On fait dans la finesse. On a tout à coup un luxe angoissant : on a le temps !

Moi le grand confinement il me ramène à une transpacifique, on est nomade ou pas. On a quitté Tahiti un jour de bon vent pour s'en aller se confiner cinquante-trois jours au large, dans un océan si vaste que lorsque l'on est en son centre l'on ne voit les continents plus que comme de petites choses étriquées. Ce qu'ils sont en réalité et que les bipèdes vont enfin voir du fond de leurs maisons. La petitesse du monde des hommes devant l'énormité d'une planète recouverte à quatre-vingt pour cent d'eau.

Partir de Polynésie est la chose la plus triste dont je me souviens. J'étais devenue l'un des habitants de ces îles, Valérie aussi je le crois. On partait du paradis des rérés ( travestis

polynésiens), des ouvriers tatoués taillés comme des apollons bedonnants, d'amis qui pleuraient en chantant la nuit votre départ, de patron qui t'offre son sextant riche de deux tours du monde : un vrai talisman protecteur, des paysages marins fabuleux, dauphins, baleines, récifs fleuris de la sexualité du corail, des prédateurs heureux, du peuple fantastique des requins, Barracudas en cercle, murènes javanaises, motu aux oiseaux, paradis isolés inaccessible sans bateau, on quittait tout ça. Je pleurais. Je perdais ma vie, pour l'inconnu d'un monde rêvé de glaces et de tempêtes. Nous étions fous, je m'étais trompé, j'en étais sûr, confiné au large dans notre tube d'acier, encerclé par les lames je perdais espoir. Je ne voyais que la mort s'approchait en quittant mon pays, celui que j'avais choisis. On partait les yeux embués d'un fiu ( cafard en Tahitien) dévastateur vers notre destin de gens de mer, vers le rien du rêve de voyage. Vers les océans furieux du grand sud, les glaces, les canaux mystérieux de la forêt patagonne. Nous sommes des gens qui avons lu trop de livres jeunes, nous étions il y a trente ans, la version littéraire de l'addiction de nos jeunes à internet de nos jours. Nous ne sommes pas nombreux à avoir traversé le Pacifique sud sur un petit voilier, mais représentatif d'une génération entière qui a fui dans le rêve, dans l'action, tout en étant trop lâche pour s'opposer à la machine du troupeau en marche collective vers les abîmes, ouvert à ce jour devant nos pieds.

Après une courte escale aux îles Gambier, fantastiques de pureté, l'immensité du monde océanique nous a engloutit. Aucune parties de ma vie n'a été à aucun moment depuis un mélange si puissant de tension, d'angoisse et d'exaltation d'oiseau du large. Morgane notre voilier, nous l'avions encore une fois démonté et remonté de toutes pièces. Deux mille heures de travail exécutés par nous, mais dont j'étais en tant que charpentier de marine le maître d'œuvre. Enfermé cinquante jours dans le ventre d'acier de notre raison de vivre, La peur de casser m'a paralysé d'angoisse des jours durant. Dehors c'était le vent, la houle sans fin ni début, l'attente constante de la prochaine manœuvre que le voilier devrait faire, sans rien casser, rien, il fallait tenir quoi qu'il arrive.

La mélancolie des jours passés, libre et insouciant, dans les lagons merveilleux m'a déboussolé, opposé à l'austère beauté des lames agitées et du ciel, les deux éléments égaux en couleur, blancs et bleues, image inverse et folle des vagues qui rejoignent le ciel au bout de l'horizon, uniforme à 180 degrés, l'image même de l'enfermement planétaire. Cette ligne de partage infini à plus de deux milles kilomètres des côtes, me donnait un vertige terrible, celui que peut ressentir un humain enfermé devant l'univers révélé à ses yeux stupéfaits, seul j'aurais fait demi-tour.

Mon monde d'avant était le plus fort, incapable que j'étais d'appréhender le nouveau devant moi, l'apnée, la chasse, le chantier et mes frères maoris m'appelaient si fort que l'écho en résonner au plus fort de mon sommeil tourmenté. Mais Valérie avait fait la mini transat seule et cette immensité d'oiseau en cage, elle l'avait déjà affrontée. Avec elle le cap a tenue bon. Je me suis refait, le voilier n'a pas cassé, notre boulot avait été bien fait. La confiance moribonde est revenue à petits pas. Puis le premier albatros est apparu, le paradis c'est estompé dans la tempête, le souffle froid du grand sud a transmis à nos corps l'énergie sauvage des quarantièmes, puis des cinquantièmes, et le navire a tenue encore et encore, vagues après tempêtes je suis redevenu fier et un beau jour le Cap-Horn c'est levé devant l'étrave. Cinquante-trois jours de confinement maritime, mais pas un mort dans la violence océane, pas une mauvaise nouvelle, pas une blessure à déplorer.

Nous assistons en direct, courbe et analyse à l'appui sur nos écrans au décès de dizaines de milliers d'humains, nous supputons les dizaines ou centaines de milliers d'autres dissimulés par la bassesse de dirigeants innommables. Les seuls qui puissent en parler sont les blouses blanches dans les hôpitaux, en pleine action. Nos villes sont désormais les gradins verrouillés d'où la plèbe ébahie admire et applaudit ses gladiateurs enrubannés se battre à mort pour son salut. A cela aucun voyage ne prépare, contre ceci rien ne protège.

L'humanité recluse voit soudain surgir dans l'ombre des fantômes d'une planète sacrifiée pour son confort surfait, un émissaire, un héros, un vengeur masqué et mortifère le corona. En plus il a le nom d'une bière industrielle...quel cynisme !

Cet être intangible vient réguler ce qui ne l'est plus, ne le veut plus, il vient affronter les dieux guignols de l'homme, lui le petit gigantesque. Il a trouvé une faille qui devient plaie béante dans la cuirasse humaine, suppurante du pus commercial de la dégénérescence d'une espèce névrosée toute occupée à s'auto satisfaire.

Je me dis pour le covid, la même chose que je sais pour le Cap-Horn, rien dans la vie sur terre n'est plus dangereuse qu'une autre, seule dépend la manière dont on la fait. J'ai plus risqué ma vie sur les périfs des cités d'Europe depuis mon retour à terre, qu'en vingt-six passages du Horn, qu'en deux cent mille milles parcourus à la voile. L'automobiliste lambda a prit dans sa vie de conducteur mille fois plus de risque que moi dans sa vie. La seule différence entre nous est qu'il l'ignore. Il est moins dangereux d'attacher un taureau d'une tonne excité par l'odeur des femelles si on le connaît, que de traverser une rue dans une ville sans regarder si des voitures arrivent, quand on revient du monde sauvage ou d'une transatlantique. Vivre ou mourir du virus, finalement n'est pas de notre ressort. Mais si on croit à des conneries qui vous font vous lécher le museau dans des messes, ou être fanatique dans un stade, ou spectateur d'un concert, indéniablement on en meurt plus vite. La nature n'a jamais été juste, elle vit trop longtemps pour cela. Elle réfléchit en millions d'années.

Le virus est sur terre chez lui, son but ultime nous, sa nourriture est notre sang, nos cellules, nos poumons qu'il lamine. Son comportement est si totalement humain qu'il nous épouvante, il n'a qu'un but, proliférer, s'adapter à toutes les situations et climats, vaincre coûte que coûte les résistances, tout en faisant que l'être qu'il parasite vive le plus longtemps possible, avant de le détruire en l'exploitant jusqu'à son effondrement. Le virus, nous, même combat ! le diktat millénaire de la prolifération à tout va. Le défaut de la vie, qui lui est fatale. La prolifération. Le confinement a mis fin à cette prolifération obscène du virus, aussi à celle du carbone, incroyable ! A la pathétique agitation vénale du monde. La planète est silence, elle respire, elle souffle. Nous nous reposons enfin avec elle. J'ai rêvé la nuit dernière... du covid décoré par ses pairs, sur le sommet immaculé du mont Erebus en Antarctique, du titre de champion de la biodiversité au temps de l'anthropocène. Les animaux du monde s'inclinent devant lui, il a stoppé le mal. Le temps, l'espace, l'époque c'est aboli, on empile les corps, le son des machines c'est tu.

Vaches, moutons et déconfinement à venir.

Un déconfinement, c'est un atterrissage en terre incognita, on a beau avoir tout préparé au mieux, personne ne sait vraiment comment ça va se passer. On applaudira au pilote

talentueux, on crachera sur la tombe du mauvais. Dans tous les cas, où que l'on soit il va falloir réapprendre la vie terrestre, rechercher l'équilibre perdu dans les flots instables. Une chose est belle, on est reposé.

Désormais, vivre à la ville, à la campagne, telle est la question. Déconfiner dans un pays champion de l'agroalimentaire, ou dans une cité du désert verra se dessiner une nouvelle carte du monde, dans le chaos probablement, le droit si nous sommes chanceux. Dans un studio en banlieue à huit, ou proche de l'océan et de la montagne, le destin est la désormais tout proche, pour la première fois de l'histoire, celui de tous, en même temps. Pour les mêmes raisons intangibles, le monde des hommes vacille une fois encore.

Au village j'ai été nourrir aux étables, les moutons d'abord, puis les vaches nerveuses, le bétail est confiné depuis la première neige il y a cinq mois. Les animaux ne se plaignent pas, considèrent comme un dû, ces boules de foin que l'homme lui apporte chaque matin et chaque soir. Virus ou pas, ils doivent profiter du printemps. Indispensable.

Le soir, en montagne on attache encore les vaches à l'étable dans un tendre corps à corps périlleux. Le vacher joue sa vie près des cornes effilés, à passer les maillons du licol sur le cou puissant de chacune de ses copines. Dans leurs grands yeux noirs, on voit leur bonheur de la chaleur du troupeau, la passion de leur place dans l'étable, de la hiérarchie précise qu'elle sous-entend, complexe, trop intelligible à l'humain qui fait de même. Nous aussi, après deux mois d'enfermement volontaire on a réappris la stricte territorialité de son espace vital minimum. Aussi, l'agressivité peu jubilatoire du dominant moins sûr de sa force et de son impunité dans le groupe en temps d'épidémie. Les grands connards qui ont les rênes du monde montrent toute leur incompetence, et tout le monde le voit. Ça c'est exceptionnel !

Elles rêvent au printemps les vaches, elles n'ont pas de soucis, elle n'ont pas plus peur des virus que de mourir. Sortit enfin au soleil frais du printemps voilà leur idée, les mères deviendront des lionnes enragées à l'approche d'un caniné, caniche ou loup, tué de l'instinct millénaire de la mère qui défend sa progéniture. Elles ruminent au plaisir d'imaginer le goût de l'herbe jeune aux pousses craquantes, celle qui fait venir à leur ventre la chaleur humide du puissant taureau.

Bientôt ce sera les estives, cinq mois de liberté à fertiliser les prairies fleuries, à élever ses petits promis à la viande en face des prestigieuses montagnes encore saupoudrées de blanc qui ont vu leur naissance, celles de leurs mères gasconnes, de leurs veaux et génisses. Elles sont heureuses les vaches, fières et orgueilleuses de leur rôle. L'idée des courses folles dans les estives avec leur progéniture leur tirent des beuglements de joie, vivement les ruades décochées comme des coups de canon vers mouches et taons, pour le plaisir aussi de ne plus subir la chaîne nourricière du râtelier de fer.

Se nourrir l'hiver a un prix, celui de l'enfermement, du confinement animalier, si l'on n'accepte pas l'hiver, un jour on cesse de vivre. Les vaches, les moutons, les mammifères terrestres dans leur ensemble, les thons dans leur immense bulle d'eau chaude, les merlans dans les froides, sont confinés par un climat, un site, une île, parfois une vallée ou bien même une rivière pour les salmonidés. Est-il un mal de réapprendre à l'être confiné ? Pour l'espèce qui ne l'est plus du tout, par rien ni personne, autour d'elle ? Doit-on pour autant en mourir ? La nature clairement ne considère pas que la mort est une fin, sinon pourquoi le ferait-elle de tuer sans état d'âmes ?

Pourquoi cette situation d'enfermement ne m'angoisse-t-elle pas ? Pourquoi la mort de masse ne m'effraie pas ? Parce-que je sais déjà que nous répondrons collectivement à ces questionnements ou que nous disparaîtrons.



Pourquoi je m'inquièterais ? Lutter contre le covid, mon pays le fait magnifiquement, pour la première fois depuis longtemps je suis fier des humains, du troupeau. Je me sens à nouveau part d'un destin collectif. J'espère que le troupeau écrasera ses chefs les plus minables, comme il l'a souvent fait par le passé. Et si le troupeau a besoin d'un virus pour le pousser au cul, si ça marche, et que nous changeons de mode de vie, ben quel beau chien de berger il aura fait le nabot.

Quand j'étais voleur, le jour où l'on m'a passé les menottes pour m'enfermer je me suis senti soulagé, enfin je savais ce qu'il allait advenir de moi, l'inéluctable d'une situation qu'on a soit même généré, créé de toutes pièces. J'ai la sensation aujourd'hui que c'est tous les humains à différents niveaux qui perçoivent ce sentiment. Il y a si longtemps que nous abusons de notre monde, que nous faisons n'importe quoi en perpétuant l'idée imbécile que notre croyance en des dieux qui n'existent pas nous le permettent. Parce que nous serions des élus, nous pourrions nous affranchir à jamais des règles de la biosphère ? Le virus nous jette au visage la réponse sanglante d'un monde en colère.

Avec le confinement, Pour avoir les émotions que j'ai connu au Cap-Horn en Antarctique, et les partager avec mes enfants, il m'a suffi de monter une vraie expédition pour aller voir ma mère à soixante kilomètres de chez moi, minuté, organisé, protégé, j'ai proposé d'emmener les enfants voir leur copine qui vit dans la forêt dans le piémont en bas de chez nous. Avec son père, poney, chèvre et cochon, ils n'ont vu, depuis sept semaines, que la vie du printemps, qui a transformé notre monde rural en un paradis végétal est pleine renaissance. Ils sont sains, comme nous, qui avons su être au bon moment au bon endroit, même si pauvres. Dans le dédale des petites routes de montagne, on aura l'impression d'être des contrebandiers du temps de nos grands pères quand Franco tenait l'Espagne sous son joug. On trafiquait de tout avec les hidalgos, avec mon père on passait du Ricard, du gas-oil, de l'huile d'olive, contrebandier dans les Pyrénées, c'est une culture. On fait du Jack London pour aller voir la grand-mère et voler de la vie sociale à la tyrannie du virus. Faire ce qu'on veut sans favoriser l'ennemi, on va enfin rigoler de nouveau un peu !

On a roulé si lentement pour profiter de tout. En haut des jonquilles et des narcisses, les pisse en lit sont partout dans les pavés des rues de village, le désherbant est interdit, tiens une bonne nouvelle encore ! Dans la vallée, l'explosion des nouvelles feuilles des arbres au soleil fait tourner la tête dans le vent du véhicule. On vole ! On bouge ! c'est bon. Après des semaines d'immobilité. C'est bon parce qu'on dérobe cette liberté à un tyran qui veut notre peau. C'est bon parce que c'est rare, que c'était si médiocrement banal il y a deux mois de descendre dans la plaine !

J'ai fait le jardin chez ma mère, un jardin fait pour produire, pour nous rendre autonomes, les jeunes les cons, on a été répété des scènes pour le film de Michel, ils ont été vampires, moi gardien du confinement de Dracula. Le pied d'un vrai échappatoire ! Rentrer de nuit a été l'aventure, un vrai jeu vidéo ! Au volant, Indiana Jones dans la jungle ! La nuit mère nature est immédiatement reparti à l'offensive. Avoir un ausweis pour les gendarmes c'est facile, en plus les gendarmes quand tu les croises à présent, tu es du même côté d'eux, ils t'emmerdent plus avec des contrôles taillons de perceuteur d'impôt, ils te disent bonne chance quand tu pars. Ça c'est cool de se sentir du même côté d'eux, ça ne m'était jamais arrivé avant.

Par contre, coté bestioles la nuit sur la route, en confinement, c'est le pont d'Arcole, ça déferle ! le quart est rude à pister tous les traversant. On a vu le normal, cerfs, chevreuils,

biches, flippé au bord de bois du sanglier lancé comme un frelon vers son coin préféré de champignon, mais on a vu l'invisible que je pensais disparu, les putains de chats bien sûr, des renards aussi, puis d'un coup un chat Martre énorme, deux putois, trois lapins, cerise sur le gâteau, en montant en altitude, un lièvre. Reconnue dans le faisceau des phares, une chouette, et un grand ou petit grand-duc, je ne sais. Le petit peuple est encore là, j'en aurais pleuré de joie. Dans le monde d'avant, j'aurais vu trois hérissons écrabouillés, le cadavre de deux faons, d'une biche, un faucon sur un piquet de champ au bord de la nationale, à pister les oiseaux décimés par les cabines de semi-remorques. On est rentré tard et heureux comme des cap-horniers dépuçelés.

Déconfinement poker menteur.

Je suis heureux de ce confinement, même les crétins ont senti que quelque chose a changé. A part pour les humains reclus, il est pour tout le reste des habitants de ce monde une bonne nouvelle ; une excellente, un magnifique nouvelle, une bénédiction. Je suis content pour eux. Triste pour nous, notre monde nous a exclu, mis en garde à vue, emprisonné. Il faut bien l'admettre, nous sommes trop cons, incapable d'être à la hauteur de l'immense investissement que la nature a mis en nous. A part pour se reproduire, ou s'entretuer, l'humain n'a jamais été l'élite des mammifères qu'il aurait dut être. Malgré ses poètes et ses machines, la simple cupidité de vivre et de posséder de la créature la plus abouti, aura mis à mal le long façonnage millénaire de la vie pour se surpasser et conquérir l'univers. Dommage !

Avec le déconfinement, l'heure des règlements de compte va commencer. Les business first d'Amérique du nord vont sauter sur les cupides chinois. Les théoriciens du complot de tous poils, inventent à tour de bras, une angoisse qu'internet va nous vendre à pleines brassées de paranoïas mercantiles. La croisée des chemins est là, je fais partie des joyeux drilles qui restent optimistes, en abandonnant à son sort nos activités inutiles, celles qui sont un danger pour notre monde, on se sauve. Pas de débat, pas d'état d'âmes on sauve le monde ! On laisse crever doucement les marchands de pétrole, ancien fournisseur de graisse de baleines et responsable de leur massacre, on écrase les paradis fiscaux, on coupe des têtes, on remet des mâts et des voiles à nos cargos, on met au pas les seigneurs de la céréale et du riz, c'est la révolution du virus ! En faisant du Trump nous sommes perdus ! L'Europe peut encore une fois changer le cours du destin de tous. En particulier la France mère des révolutions. Le dernier acte de la comédie humaine, promet d'être passionnant, pour nous ce sera tout ou rien. La nature elle, avec ce bijou de virus tient le bon bout, elle remet au pas sa créature hors contrôle ou le fait disparaître en détruisant son, ses modes de vie. Et si des humains sont responsables de la diffusion du virus, de l'avoir hébergé, alimenté, favorisé dans des éprouvettes, c'est encore plus savoureux pour les survivants du monde sauvage qui nous regardent en rigolant enfin un peu. Dans ma vallée si verte après les pluies printanières, j'entends le rire du renard et de la belette, le chant des oiseaux cette année raconte de nouvelles histoires. Le monde se libère de la tyrannie humaine, chaque animal retient son souffle, l'après sera meilleur ou ne sera pas. Dans la rumeur du vent qui passe, j'entends l'augure de nouvelles menaces, et de fabuleux espoirs. La vie est une chose incroyable.